

5

Cinquième danse

La photocopie du zouk :

Café et tjòlòlò

Dans ce pays lilliputien, toute entreprise nouvelle générait dans l'instant une armée de jaloux, des comportements négatifs d'une bande de faîneants qui s'abstenaient surtout d'encourager. Parmi ces derniers, un colonel bien gradé de la critique dirigeait le dénigrement. Cela consistait d'abord en la délation auprès d'autorités, pas toujours compétentes, de cette nouvelle initiative. Le délateur zélé affirmait de façon péremptoire que cette initiative risquait fort de faire des ravages, et le plus important des risques : l'enracinement du chômage. Le pays allait plonger dans une véritable misère.

Dans cet environnement pas du tout encourageant pour celui qui voulait entreprendre et disposer d'un prêt à cet effet, les manœuvres les plus sordides étaient mises en œuvre pour l'empêcher d'obtenir la somme requise. Médisances, déconsi-

dérations et critiques pouvaient conduire le malheureux qui souhaitait sortir des rangs de ceux-qui-parlent-et-ne-font-rien vers l'hôpital psychiatrique ou carrément le contraindre à quitter le pays définitivement.

Cette micro société pratiquait aussi ce que nous appellerons le « photocopillage », le remake de ce qui par le passé avait pu réussir, sans innovation. Mais si par son insistance et par miracle, celui qui avait entrepris avait réussi, il était dans le mois qui suit copié à tour de bras. Jusqu'à réduire son marché en le privant d'une clientèle déjà maigre.

Peuples de hâbleurs, « forts en gueule » ou encore à la plume légère—comme la plume de celui qui écrit présentement !— Certes avec des exceptions car il existait cependant quelques rares élus qui « *grif an tè* » savaient affirmer leurs convictions créoles.

Comme les bébés qui arrivent sur cette terre neuf mois après le carnaval, les groupes imitateurs et photocopieurs du groupe Kasav apparurent comme par génération spontanée. Les mêmes musiciens participaient à plusieurs orchestres dont les noms différaient mais dont la musique était la même. Seuls leurs uniformes changeaient. Ils entreprirent, pour faire du nouveau avec de l'existant, la métamorphose du nom de Zouki.

Zouki devint zouk-lov. La musique devait, dans le même registre des sonorités directement inspirées de celles de Kasav, permettre aux danseurs de ne pas danser, mais de se lover comme des serpents enlacés dans un coït interminable. Une musique devenue mièvre et langoureuse qui leur permettait de se natter et de s'enlacer à en devenir une seule personne bicéphale. À l'égal des fourmis, les chanteurs pullulèrent avec, pour leitmotiv, des refrains lancinants du genre : « chérie, mon cœur est en *banm banm* (dans le désespoir le plus profond) depuis ton départ, reviens ! » Comme on le voit, du haut niveau !

Il s'agissait en fait de l'élaboration d'une véritable science musicale de la répétition. De façon récurrente les morceaux débutaient tous par des plaintes de bébé assoiffé : *Han! Wayayay...* C'était là le style qui devait plaire.

Même Eric Virgal, le chanteur pas très grand surnommé Ti Coca et qui dans un passé pas très lointain avait déjà sévi par ses chants grivois du style « *Istasnistas isalop la* », se lança dans le nouveau genre. Comme ses homologues, il adopta le même registre, opta pour la mise en œuvre du même enjeu : obtenir à tout prix un petit pardon et tenter de guérir coûte que coûte le cœur cabossé de la dulcinée.